

Les traits de l'architecte : en marge des portraits de Gabriel Delagrance (1715-1794) et de son épouse, œuvres du peintre genevois Jean-François Guillibaud : une famille de réfugiés huguenots

Autor(en): **Bissegger, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Monuments vaudois**

Band (Jahr): **4 (2013)**

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1053363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les traits de l'architecte

En marge des portraits de Gabriel Delagrance (1715-1794) et de son épouse, œuvres du peintre genevois Jean-François Guillibaud : une famille de réfugiés huguenots

Paul Bissegger

Les deux toiles illustrant les époux Gabriel et Susanne-Judith Delagrance sont revenues en Suisse après un long détour par l'étranger. Leur présentation et l'évocation de cette famille protestante, qui a donné au Pays de Vaud deux de ses meilleurs bâtisseurs, mettent en perspective une précieuse donation faite au Musée historique de Lausanne¹.

LA FAMILLE DELAGRANCE

On sait que l'Edit de Nantes, qui tolère l'exercice de la religion réformée en France depuis 1598, est révoqué en 1685 par Louis XIV. Le Roi Soleil veut alors imposer le catholicisme romain sur l'ensemble de son territoire, et tous les moyens semblent bons pour convertir les fidèles de la «R. P. R.» («Religion Prétendument Réformée», selon l'abréviation usuelle à l'époque). Après avoir essayé la persuasion et l'appât du gain, on poursuit par la démolition des temples et les menaces, et enfin, lorsque cela ne suffit pas, par les «dragonnades» ou stationnements de troupes chez les récalcitrants, ces occupations étant souvent accompagnées de violences et de graves abus. L'oppression est particulièrement dure dans le Midi de la France², mais les provinces septentrionales ne sont pas épargnées, notamment la Bourgogne³, la Champagne, la Brie et Metz⁴. Sur l'ensemble du pays, cette politique entraîne l'exil de quelque 300 000 protestants, dont un cinquième environ passe en Suisse romande⁵.

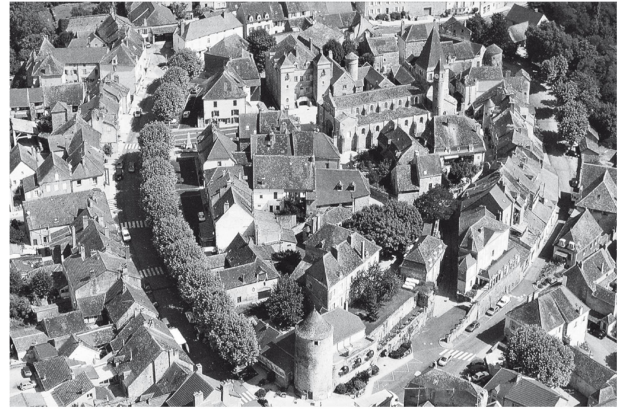
La famille Delagrance fait partie de ces exilés. Elle est originaire de Bourgogne méridionale, non pas de Bussy en Côte d'Or comme il a été dit⁶, mais de Buxy en Saône-et-Loire (localement prononcé également «Bussy», ce qui a eu pour conséquence une transcription erronée dans les sources d'archives). Ce bourg, blotti au sein de douces collines viticoles à 35 km au nord de Cluny, était entouré de murailles renforcées de tours et comprenait une église des XII^e-XIII^e siècles⁷, des halles et un hôpital médiéval (**fig. 1**). La réforme calviniste y a connu un grand succès, le nombre d'adhérents atteignant même 500 personnes, soit environ un tiers de la population résidente. Initialement, cette communauté protestante tient ses réunions dominicales à Méruges, puis, dès 1603, dispose d'un temple à Buxy. Ce sobre lieu de culte (démoli en 1685)⁸ draine un vaste territoire, puisqu'il reçoit aussi les réformés de Chalon, Paray, Mâcon et lieux environnants⁹. Les fidèles, regroupés alors autour du pasteur Michel Dunoyer, appartiennent en partie à l'élite sociale (nobles, bourgeois, gens de loi, fonctionnaires), mais sont plus souvent encore des artisans vigneron, tonneliers, charpentiers, cordonniers, boulangers, voire fabricants d'arquebuses et menuisiers. Ce dernier corps de métier, justement, est très largement représenté dans la famille Delagrance. Outre les personnages évoqués ci-dessous, on trouve encore, à la même époque et exerçant la même profession, Héliodore (1671), Georges (1671), Jacob (1685), Pierre, (1685), Claude et Philibert Delagrance (ces derniers attestés tous deux en 1673)¹⁰.

Malgré la répression exercée contre les réformés, il leur est défendu de quitter la France sous peine de galères et de confiscation des biens. Bravant le danger, cependant, de nombreux ressortissants de Buxy se réfugient en Pays de Vaud. A Lausanne, il y a notamment Théophile et Antoine Garlot, respectivement marchand quincaillier et mercier, Daniel Delagrangé et son épouse Philiberte¹¹, un certain Pierre La Grange, boulanger, ou encore Jeanne Buron, veuve de Michel Delagrangé, boulangère elle aussi¹². Par ailleurs, le notaire Imbert Perreau s'établit à Rolle, le tonnelier Moïse Gallois à Vevey¹³ tandis que le pasteur Michel Dunoyer – précédemment titulaire, on l'a vu, de la paroisse de Buxy – s'installe à Nyon¹⁴. Nombre de ces familles sont apparentées et leur représentants portent parfois les mêmes prénoms : il convient donc de prendre garde aux confusions¹⁵.

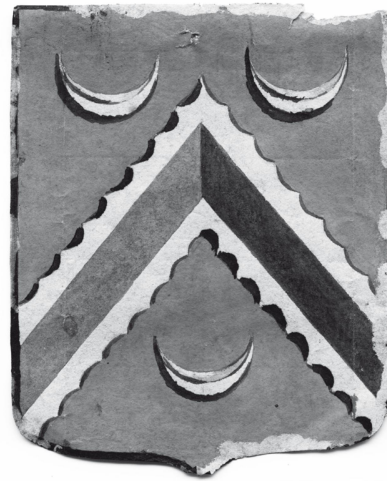
François Delagrangé, l'ancêtre de la branche qui nous intéresse ici, est qualifié de « sire de Varrandin » dans la généalogie familiale initiée par son arrière-petit-fils, l'architecte Jean-Pierre Delagrangé¹⁶. Ce titre quasi-nobiliaire n'est assurément qu'une coquetterie, le toponyme « Varrandin » renvoyant en fait au lieu-dit La Varandaine¹⁷, quartier situé dans un pli du terrain en contrebas de Buxy et qui relève au XVII^e siècle du marquis d'Uxelles. Ce hameau consiste aujourd'hui encore en une seule rue, bordée de modestes maisons rurales d'un étage sur rez-de-chaussée, souvent avec un escalier extérieur en pierre, à rampe droite. L'ensemble est décrit en 1685 par un témoin :

Les habitants sont tous vigneron de plusieurs particuliers de Buxy, Chalon et autres lieux... ils n'ont aucune admodiation, les [titres de propriété] originaux sont entre les mains de leurs maîtres et ils se confient en leur probité; les maisons sont couvertes de laves [dalles] et bâties de pierres, en assez mauvais état tant au-dehors qu'au-dedans, et nous croyons lesdits habitants fort pauvres, parce qu'il nous a paru dans leurs maisons n'y avoir que de méchants meubles de bois et quelque peu de vaisselle de terre, et une partie couchant sur la paille; particulièrement les femmes veuves sont extrêmement nécessiteuses...¹⁸

L'ancêtre de la famille, donc, François Delagrangé, s'allie à Pierrette Betot¹⁹. Leur fils, Pierre, né à la Varandaine vers 1638, exerce l'état de menuisier. Il épouse Marie Gallois en 1663²⁰. Près d'un quart de siècle plus tard, et après avoir mis au monde neuf rejetons, ce couple choisit l'exil pour motifs religieux et sort discrètement du pays en y abandonnant une partie de ses biens²¹. Pour ne pas trop attirer l'attention, les deux aînés des quatre enfants survivants, Guillaume (23 ans)²² et Jeanne (21 ans)²³, partent en éclaireurs, tandis que les parents quittent Buxy le 15 avril 1687, accompagnés des deux cadets, Sara (13 ans)²⁴ et Pierre (11 ans, qui sera lui aussi menuisier)²⁵. Tous les six



1 Buxy (Saône-et-Loire). Vue aérienne de la vieille ville (carte postale, cliché Jean-Pierre Janin).



2 Armoiries de la famille Delagrangé, vers 1701 (© Archives de la Ville de Lausanne).

se retrouvent une semaine plus tard à Genève²⁶, puis continuent jusqu'à Vevey, réputée pour son hospitalité à l'égard des réfugiés huguenots²⁷. Pierre Delagrangé y est attesté en septembre 1687 comme « menuisier et tourneur »²⁸.

A peine installée, toutefois, la famille est victime d'un nouveau coup du sort : le 30 juin 1688, son modeste logis est anéanti lors du dramatique incendie qui consume une grande partie de la ville de Vevey. Pierre Delagrangé et les siens se résolvent donc, une fois de plus, à reprendre la route. Arrivés à Lausanne le 4 juillet 1688, ils s'y établissent définitivement et Pierre est recensé en 1693 sous la mention : « Sieur de La Grange » avec son épouse, 58 ans, « vivant de leur travail et de ce qu'ils ont sorti de France »²⁹. Pierre y acquiert en 1701 pour lui et ses fils un droit de bourgeoisie « assouffertée », c'est-à-dire impliquant le paiement d'un droit annuel. Le document qui en atteste

est accompagné des armes de la famille : *de gueules, au chevron engrélé d'argent chargé d'une barre de pourpre et d'une bande de sinople, accompagné de trois croissants d'argent*³⁰ (fig. 2). Ces armes ne sont guère portées par la suite, puisque Guillaume, le fils aîné de Pierre, utilise un cachet comportant une grange, entourée en chef des lettres GM [Guillaume] et en pointe DLG [Delagrange], sans indication d'émaux³¹. Guillaume travaille comme architecte, tout comme son fils cadet, Gabriel. Marcel Grandjean leur a consacré de précieuses contributions³² qui nous permettent de ne les présenter que brièvement ici.

L'ARCHITECTE GUILLAUME DELAGRANGE ET SON FILS JEAN-PIERRE

Guillaume Delagrange (11 décembre 1664 – 7 mars 1733) épouse en premières noces, à Lausanne, Jeanne-Françoise Cottonet, qui lui donne dix enfants avant de mourir en 1715³³. Une année plus tard, il convole à nouveau avec Marie-Madeleine Rosset, dont il n'aura pas d'héritier³⁴. Exerçant d'abord, comme son père, la profession de menuisier et tourneur, Guillaume travaille également en qualité de bâtisseur, puisqu'il établit des plans pour le pont d'Echandens (1712). Bientôt, son talent de « maître architecte »³⁵, comme il se qualifie lui-même, est largement reconnu, puisqu'on le charge d'élever les bâtiments des salines à Bex (1718), ainsi que le temple de Saint-Laurent à Lausanne (1716-1719)³⁶ et celui de Dommartin (1733-1734). Il participe en outre comme menuisier ou architecte à la construction de diverses grandes demeures entre cour et jardin. Ainsi, on le rencontre aux châteaux de Vullierens (1706-1712) (fig. 3) et de Saint-Saphorin-sur-Morges (vers 1725), à la Cour aux Chantres à Vevey (1725-1729), aux châteaux d'Orny (1727)³⁷, de Bursinel (1728)³⁸ et de Pampigny (vers 1731). Il procède aussi à la construction de l'hôtel des bains à Yverdon (1730-1732) et travaille à diverses cures. Enfin, on lui doit l'hôtel de ville de Saint-Maurice (1727-1732)³⁹.

Guillaume Delagrange est donc un constructeur aux mérites reconnus. Son ascension sociale transparait aussi par la qualité des parrains et marraines de ses enfants, choisis dès 1710 dans des familles aristocratiques vaudoises, telles que les Loys et les Chandieu⁴⁰. A la fin de sa vie, il lègue l'essentiel de ses biens (son testament ne mentionne malheureusement aucun livre) à sa fille et à ses deux fils. L'aîné, Jean-Pierre (1700-1763)⁴¹, architecte lui aussi, a – selon son père – « voyagé dans les pays étrangers »⁴². Il est institué conseiller de sa sœur Jeanne-Judith et de son jeune frère Gabriel (respectivement de six et quinze ans ses cadets), le



3 Vullierens, château construit en 1706-1712 par Joseph Abeille ou Albrecht Stürler, avec le concours de Guillaume Delagrange (1664-1733). Vue de la façade sur cour, état en 1978 (© Monuments d'art et d'histoire, photo Claude Bornand).

père « ne voulant pas que ces derniers puissent faire aucune chose de conséquence sans le lui communiquer, entendant que les dits deux frères travailleront ensemble et qu'ils agiront tous de concert comme de véritables frères et sœurs doivent faire »⁴³.

Si Jean-Pierre est l'initiateur d'une généalogie rapportant les péripéties vécues par cette famille depuis sa sortie de France⁴⁴, sa carrière professionnelle, en revanche, est mal connue. Conformément au désir paternel, il a collaboré durant quelques années avec Gabriel, les deux frères étant attestés à la restauration de la cure de Crissier (1744)⁴⁵ et à celle du château d'Oron (1746-1750)⁴⁶. Tous deux vivent d'ailleurs côte à côte, au bas de la rue de Bourg (rangée nord, actuel n° 11), leur maison paternelle ayant été transformée en deux logements contigus (1734-1735)⁴⁷. Célibataire, Jean-Pierre habite avec Anne Ramuz, sa fidèle servante. Il est propriétaire aux environs de Pully de sept parcelles de vigne cultivées par des vigneron, et bénéficie ainsi de quelques rentes. Par testament, il lègue à son cadet :

Ma maison située en la rue de Bourg joignant la sienne [celle de Gabriel], telle qu'elle est, toute garnie de meubles, portraits, estampes (voulant que l'on en conserve l'arrangement dans mon poêle tel qu'il sera à mon décès aussi longtemps qu'il sera possible). Tous les eguerfaces⁴⁸ et tonneaux, comme aussi tout le vin qui se trouvera dans mes caves et dans celle de mon dit frère, si j'y en ai. Tout le bois et denrées de mon ménage, toutes mes créances avec leurs intérêts et autres articles qui pourront m'être dus, tous mes papiers et livres⁴⁹.

Dans ce contexte, une rare disposition finale mérite d'être signalée, car elle révèle une personnalité généreuse, sensible et attachante :

Et si j'ai encore à mon décès mon joli petit cheval, mon dit cher frère en jouira, voulant qu'il en ait soin, qu'il soit nourri et entretenu tant qu'il vivra, sans pouvoir s'en défaire, pour n'être pas réduit à la dure servitude de périr de misère⁵⁰.

GABRIEL DELAGRANGE

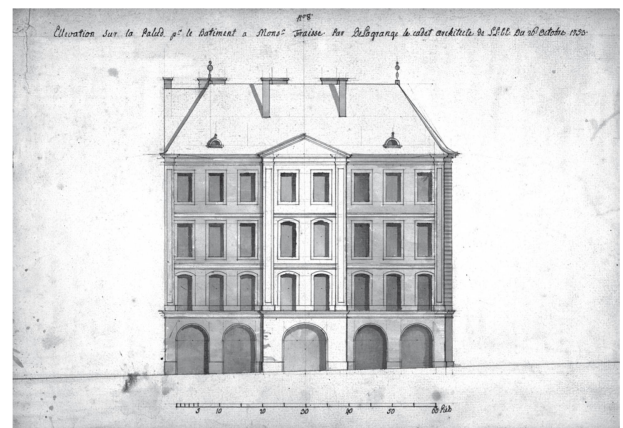
L'autre fils de Guillaume, Gabriel Delagrangé (1715-1794)⁵¹ nous intéresse tout particulièrement ici. Né et mort à Lausanne, il a sans doute appris le métier d'architecte avec son père et son grand frère. Veuf en 1757 d'Anne Bonnet (épousée en 1741 et qui lui a donné quatre enfants)⁵², il se remarie six mois plus tard, à 42 ans, avec Susanne-Judith, fille de son cousin germain Paul Rémy. Cette seconde épouse, de seize ans sa cadette⁵³, lui donnera encore sept enfants (dont quatre survivront). La petite dernière, François-Catherine, née en 1772, s'occupe de ses père et mère jusqu'à leur mort⁵⁴.

Gabriel apparaît comme architecte dès 1739, étant alors âgé de 24 ans. Conformément aux volontés paternelles, il collabore quelque temps, on l'a vu, avec son frère aîné Jean-Pierre, puis travaille seul à partir du milieu du XVIII^e siècle. En sa qualité d'«architecte de LL. EE. de Berne»⁵⁵, titre qu'il arbore fièrement jusqu'à la fin de sa vie, il élève des cures, des bâtiments officiels, restaure la cathédrale de Lausanne (1747-1749). Son œuvre, patiemment développée durant près d'un demi-siècle, est bien trop importante pour être présentée ici. On signalera simplement que ce praticien de grande réputation étend son activité jusqu'à Morat et au Locle, et qu'on lui doit divers temples, parmi lesquels il faut signaler tout particulièrement, pour leur harmonie et leur originalité, ceux de Corcelles-sur-Chavornay (1754)⁵⁶ et surtout de Prilly (temple de Broye, 1765-1766), ce dernier qualifié de «chef-d'œuvre des églises réformées de la campagne vaudoise»⁵⁷ (fig. 4).

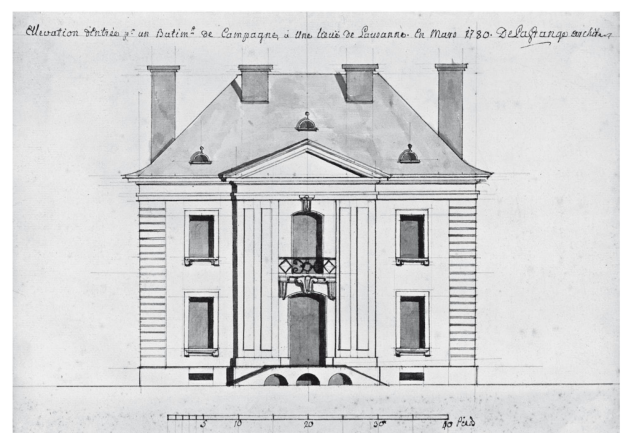
On connaît à Delagrangé deux tendances stylistiques. L'une, baroque (grenier d'Orbe, 1758-1760, ou maison Mandrot à Yverdon, 1763). L'autre, d'inspiration classique, notamment à l'ancienne maison Fraisse (1753), à la Palud, à Lausanne⁵⁸ (fig. 5), aux châteaux de Bettens (1756), de Bursinel (1764), de Corcelles-le-Jorat (1769), à l'hôpital de Payerne (1773-1775), ou sur un projet non réalisé pour une maison de campagne à Renens (1780)⁵⁹ (fig. 6), enfin au château de Valency à Lausanne (1794).



4 Prilly, temple de Broye, construit en 1765-1766 par Gabriel Delagrangé. Aquarelle par Daniel-David Burgdorfer, vers 1840 (© Musée historique de Lausanne, atelier de numérisation de la Ville de Lausanne).



5 Lausanne, ancienne maison du marchand et architecte Abraham Fraisse (1723-1797), à la place de la Palud. Projet de 1753, par Gabriel Delagrangé (© Musée historique de Lausanne, atelier de numérisation de la Ville de Lausanne).



6 Renens, Au Perrelet. Projet non exécuté pour une maison de campagne, mars 1780. Façade principale par Gabriel Delagrangé (© ACV, reproduction Rémy Gindroz).

Ce bâtisseur ne dédaigne pas non plus de travailler selon les plans d'autres concepteurs restés anonymes, comme aux châteaux de Beaulieu (vers 1774-1775) et de Béthusy (1774) à Lausanne⁶⁰, ou encore à Champittet près d'Yverdon (1789-1791)⁶¹.

Gabriel Delagrangé témoigne donc d'une incontestable réussite sociale et professionnelle. Vers la fin de sa vie, il possède au bas de la rue de Bourg, dans la rangée nord, on l'a vu, la vaste maison qui avait appartenu à son père. La moitié occidentale lui provient de son frère Jean-Pierre et il la loue à un neveu. Lui-même réside avec sa famille dans la moitié orientale⁶². Rappelons en passant que la maison voisine à l'est, n° 13, est alors propriété de Paul Rémy, son cousin et beau-père. Cet immeuble passera par la suite à Henri-Salomon Brunner, peintre miniaturiste de talent, dont la sœur était filleule de l'architecte Alexandre Perregaux⁶³.

Le 1^{er} août 1794, «malade et infirme», mais arborant encore son titre d'«architecte pour LL. EE.»⁶⁴, Gabriel dicte ses dispositions testamentaires et partage ses biens entre les sept enfants qu'il a eus de deux mariages. Il prend soin aussi de sa «chère femme», qui continuera à loger dans l'appartement que le testateur occupe avec elle. Il laisse notamment à cette fidèle épouse :

lit à coucher, lit de repos, commode, miroir, tables, six chaises, deux tabourets, le tout garni en vert, qui se trouvent dans la grande chambre du premier étage de sa maison d'orient, de même que la petite pendule, la tapisserie de cette même chambre, et [celle] du salon d'entrée...⁶⁵

Il lègue à sa fille Marie (44 ans) les effets de son cabinet de travail :

les meubles de la chambre qu'il a occupée jusqu'ici dans sa maison d'occident, savoir un lit de repos, six chaises, un fauteuil, deux tabourets, en rouge, et leurs fourres d'indiennes, son bureau, la petite table de marbre et le miroir qui est dessus, les estampes, rideaux de fenêtre blancs, coussins de fenêtre et sa table à écrire⁶⁶.

Pour ce qui est des livres, deux seuls titres sont cités, *l'Abrégé de l'histoire ancienne de Rollin*⁶⁷, et une *Histoire romaine*, peut-être du même auteur⁶⁸ :

tout le reste de sa bibliothèque appartiendra à ses cinq fils, et comme parmi lesdits livres, il y en a quelques-uns qui sont marqués du nom de Madame l'épouse du testateur, et de celui de sa fille cadette, et qui par conséquent leur appartiennent déjà, M. le testateur veut et entend qu'ils ne soient pas mis en partage⁶⁹.

Nous n'en saurons donc hélas pas plus sur les ouvrages de référence et les modèles imprimés que pouvait posséder cet important bâtisseur, ni sur les deux portraits présentés ici qui, curieusement, ne sont pas évoqués.

UNE PRÉCIEUSE DONATION

Née à Tokyo mais établie au Pays-Bas, M^{me} Erika Spycher est descendante par sa mère, née Braun, de cette prolifique famille Delagrangé dont l'héritage a passé, par les femmes, aux Bruns à Hambourg, puis aux Braun à Berlin (avec des branches fixées en Suède et au Brésil), avant d'aboutir à Zwolle en Hollande. M^{me} Spycher a généreusement accepté le retour en Suisse de plusieurs souvenirs provenant de ses ancêtres, objets et documents remis aux bons soins d'institutions culturelles lausannoises.

Les éléments principaux en sont les portraits de Gabriel Delagrangé et de sa seconde épouse, Susanne-Judith Rémy (1731-1812)⁷⁰ (**fig. 7 et 8**). Ces ouvrages de belle facture, manifestement contemporains, étaient conçus pour se faire face (huile sur toile, 81 x 64 cm). Notons que les commanditaires n'ont pas lésiné sur les moyens, puisqu'ils ont demandé à l'artiste de les représenter avec leurs mains. Un rendu aussi détaillé entraînait un surcoût non négligeable, que de nombreux modèles, même fortunés, évitaient en cachant leurs organes de préhension.

Au cours de leur longue histoire, ces tableaux ont subi maintes vicissitudes ; ils ont été endommagés, leur couche picturale a subi d'importants dégâts et les deux toiles ont même souffert de déchirures. C'est dire que ces œuvres ont été retouchées à diverses reprises, notamment encore vers 1990, lorsque l'on a procédé aussi à un rentoilage⁷¹. Cette dernière intervention a été patiemment supprimée en 2013, ce qui a permis au restaurateur genevois Pierre-Antoine Héritier de découvrir, au dos du portrait de Gabriel, une inscription aujourd'hui très effacée, que l'on déchiffre cependant encore : «Peint a Paris en 8bre 1758 par F. Guillibaud». En fait, sur le millésime, le 5 se confond avec un 3 (comme cela arrive fréquemment) et l'on pourrait donc lire 1738. Cette dernière date cependant ne convient ni à l'âge du peintre, qui n'aurait eu que vingt ans à l'époque, ni à celui de Gabriel, qui n'avait alors même pas encore conclu sa première union maritale⁷². C'est donc bien «1758» qu'il faut lire, soit une année après le second mariage de Gabriel, célébré en juillet 1757. La mention «Peint a Paris» est elle aussi énigmatique, puisque Guillibaud, à partir de 1744, semble actif surtout à Genève et à Lausanne. Aucun autre des tableaux de ce peintre ne porte une indication topographique semblable⁷³.



7 Jean-François Guillibaud, portrait de l'architecte lausannois Gabriel Delagrangé (1715-1794), 1758, huile sur toile, Musée historique de Lausanne (© Musée historique de Lausanne, atelier de numérisation de la Ville de Lausanne, photo J.-G. Westerlink).



8 Jean-François Guillibaud, portrait de Susanne-Judith Delagrangé, née Rémy (1731-1812), 1758, huile sur toile, Musée historique de Lausanne (© Musée historique de Lausanne, atelier de numérisation de la Ville de Lausanne, photo J.-G. Westerlink).



9 Jean-François Guillibaud, autoportrait, pastel, Genève, Société des arts (© Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève, inv. n° Gui 001, photo Nathalie Sabato).



10 Jean-François Guillibaud, portrait de Charles-Jacques-Louis de Montrond, 1756, huile sur toile, Lausanne, Musée cantonal des Beaux-Arts (© Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne, photo Nora Rupp).

Ces deux œuvres enrichissent aujourd'hui les collections du Musée historique de Lausanne, en compagnie d'une jolie tabatière rectangulaire en bois d'ébène, avec monogramme «de LG» [de La Grange] gravé sur une plaquette losangée en argent (XIX^e siècle)⁷⁴, tandis que quelques livres religieux et le manuscrit de la précieuse généalogie familiale, déjà citée, ont été confiés aux Archives de la Ville de Lausanne⁷⁵.

Susanne-Judith, alors jeune épouse de 26 ans (ses cheveux ne sont blancs que parce que soigneusement poudrés!), est assise sur un siège rembourré dont le velours verdâtre du dossier est maintenu par une bordure de clous dorés⁷⁶. Ce siège, d'un type très fréquent sur les peintures de cette époque, correspond peut-être à l'une des «six chaises, deux tabourets, le tout garni en vert» que l'architecte mentionne dans son testament⁷⁷. En toile de fond, une tenture à peine esquissée met en valeur un tympanon [instrument de la famille des cithares], dont les cordes sont frappées au moyen de mailloches que la jeune femme manipule avec délicatesse. Cette forme de hackbrett est alors particulièrement en vogue dans les milieux fortunés, voire aristocratiques. Ainsi, en 1773, la bonne société lausannoise l'apprécie lors d'un concert chez les Polier de Bottens, dans leur maison de la rue de Bourg construite dix ans plus tôt par Gabriel Delagrance, justement⁷⁸. Un autre contemporain, Jean Grundler, premier organiste de la cathédrale, possède lui aussi un instrument de même type, tout comme Susanne Curchod, épouse dès 1764 du célèbre Jacques Necker⁷⁹. Susanne-Judith se présente donc à nous comme une jeune femme de milieu aisé, ayant bénéficié d'une excellente éducation. Elle porte une riche robe de satin couleur ivoire, avec corsage en soie argentée, à large décolleté bordé d'un galon d'or. Une collerette ou «tour de gorge» (bijou textile très à la mode en France sous Louis XV), à fronces et dentelles assorties, met en valeur son visage plutôt rond à la bouche sensible, avec un nez bien marqué et des joues rehaussées de rouge, à la mode du temps.

Quant à Gabriel, il a 42 ans. Son visage distingué, à grand front, nez aquilin et lèvres plutôt charnues témoigne d'un caractère à la fois sensible et volontaire. Il est coiffé d'une perruque frisée et poudrée dans le goût de l'époque, mais porte, par-dessous, ses cheveux longs attachés en queue, dont quelques mèches grises s'étalent sur son épaule. Sa veste couleur puce laisse voir sur la manche quelque peu retroussée l'élégant tissu moiré de la doublure: on remarque par ailleurs sa tenue soignée, les manchettes de batiste, le jabot de la chemise, ainsi que le long cou habillé d'une cravate de mousseline⁸⁰. Un manteau écarlate – artifice pittoresque volontiers utilisé pour amener une touche de couleur vive – est négligemment jeté sur son épaule gauche⁸¹. Sa table de travail porte un sachet en tissu blanc, à boutons, sur lequel s'étalent des objets signalant l'activité

principale du personnage. On distingue ainsi un bâton de cire à cacheter, article nécessaire à son ample correspondance, et deux «instruments de mathématiques» qui s'utilisent ensemble, à savoir un compas à pointes sèches et un compas de proportion, en bois, que l'architecte tient à la main⁸².

Durant le troisième quart du XVIII^e siècle, plusieurs portraitistes œuvrent dans la région⁸³, notamment Robert Gardelle (1682-1766) – alors déjà âgé et dont les œuvres tardives sont le plus souvent de petit format⁸⁴ –, le talentueux Jean Preudhomme (1732-1795), actif à Neuchâtel, Lausanne et Genève, Joseph Lander (1725-1790), au talent plus rustique, ou encore un remarquable artiste resté anonyme, auteur de l'excellent portrait de François-Noé de Crousaz, à peu près contemporain de celui de Delagrance⁸⁵. Quant au brillant Emanuel Handmann (1718-1781), qui immortalise le célèbre médecin lausannois Samuel-Auguste Tissot⁸⁶ ainsi que douze membres de la famille de Gingins⁸⁷, il est actif essentiellement à Berne⁸⁸.

Gabriel Delagrance s'adresse, lui, au Genevois Jean-François Guillibaud (1718-1799), très en vogue auprès de l'élite sociale de son temps et issu d'une famille qui a produit plusieurs artistes⁸⁹. Longtemps, ce contemporain de Liotard a été apprécié surtout pour ses pastels, une facette de son œuvre particulièrement bien représentée dans les collections genevoises. En outre, et selon cette même technique, il existe un sensible autoportrait à maturité (**fig. 9**) où l'artiste s'illustre avec un «visage sérieux, d'air réservé et de clairvoyance triste»⁹⁰. Il l'a donné le 4 novembre 1798, à 80 ans et peu avant sa mort, à la Société des arts de Genève⁹¹.

L'historiographie a par conséquent pu considérer Guillibaud comme étant «peu à l'aise avec l'huile, qu'il pratique rarement»⁹². A Genève, l'un de ses premiers portraits dans ce genre date cependant de 1752 et a pour sujet Jacob Babault, roi de l'arquebuse à Genève⁹³. On signale également dans cette ville un petit format de 1756, à l'huile sur carton, qui illustre le pasteur Abraham Prévost⁹⁴. Par ailleurs, divers tableaux émergent peu à peu de l'ombre et attestent que l'huile n'était pas une technique si inhabituelle à l'artiste⁹⁵. Ces ouvrages, bien que parfois inégaux⁹⁶, sont caractérisés par un tracé précis, un modelé vigoureux, une palette soutenue et un art du drapé aux plis profonds où sont habilement rendues les brillances des tissus précieux et les riches broderies.

Hormis la douzaine d'huiles de Jean-François Guillibaud énumérées par Deonna, on connaît des travaux de jeunesse illustrant Louis-Rodolphe Mayor, seigneur de Lully, et son épouse Madelon, née Robert. Cette dernière toile

porte au verso: «Peint par François Gillibaud en 1744»⁹⁷ et marque peut-être le retour de l'artiste après un séjour en Allemagne, où son portrait du grand-duc Charles-Frédéric de Bade est gravé en 1745 par J.-C. Wille⁹⁸. Le Musée historique de Lausanne possède un portrait de Suzanne de Crousaz accompagnée de son fils (1752)⁹⁹. La jeune mère – ce détail n'est pas sans intérêt – porte une robe et un tour de gorge assez similaires à ceux de Suzanne-Judith Delagrance, tandis qu'un autre tableau de la même collection montre Suzanne Rosset, née de Seigneux (1758), à un âge avancé. Les brillances de la soie, la délicatesse de la fourrure et l'élégance des dentelles cherchent en vain à contrebalancer les impitoyables stigmates du temps...¹⁰⁰ Quant au Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne, il peut s'enorgueillir de l'intéressant portrait de Charles-Jacques-Louis de Montrond (1756)¹⁰¹ (fig. 10), personnage de belle prestance déjà portraituré enfant par Barthélemy Guillibaud, père de notre artiste¹⁰². La même collection comporte encore deux autres portraits dus au fils, non datés, présentant deux membres de la famille de Crousaz, Jean-Louis, et Catherine¹⁰³.

Ces quelques œuvres de Jean-François Guillibaud – poussées par les courants de l'Histoire et arrivées dans des collections publiques grâce à la libéralité de généreux donateurs et donatrices – ces quelques œuvres, donc, ne sont à l'évidence que la pointe émergée de l'iceberg. Ce peintre, qui «mérite d'être classé parmi les interprètes raffinés de l'esprit du temps», selon Daniëlle Buysens¹⁰⁴, a laissé un corpus important mais dispersé, souvent en mains privées¹⁰⁵. La récente donation au Musée historique de Lausanne des deux portraits Delagrance confère donc un visage à l'un des architectes vaudois les plus talentueux et les plus productifs de son temps tout en permettant d'éclairer la branche helvétique de cette famille. Elle met aussi à la portée du public deux œuvres supplémentaires de Guillibaud, nouvelles manifestations du talent incontestable de ce peintre.

NOTES

¹ Mes remerciements, pour leur aide précieuse, vont à Sylvie Costa Paillet, conservatrice au MHL, et à Catherine Lepdor, conservatrice en chef au MCBA, ainsi qu'à Pierre-Antoine Héritier, restaurateur à Carouge, qui a procédé en 2013 à la restauration de ces deux tableaux.

² Pierre COULET, *Les protestants entre exil et espoir. Du Vivarais huguenot à Genève*, Le Cheylard 2010.

³ Voir François NAEF, *La Réforme en Bourgogne. Notice sur les églises réformées de la Bourgogne avant la révocation de l'Edit de Nantes*, Paris 1901; Sylvie CADIER-SABATIER, *Les protestants de Pont-de-Veyle et lieux circonvoisins au XVII^e siècle*, Trevoix 1975.

⁴ Marianne CARBONNIER-BURKARD & Patrick CABANEL, *Une histoire des protestants en France: XVI^e-XX^e siècle*, Paris 1998.

⁵ Fernand David Georges DE SCHICKLER, *Les églises du Refuge*, Paris 1882, p. 55.

⁶ Marcel GRANDJEAN, «Delagrance, Gabriel» et «Delagrance, Guillaume», in *DHS*, III, 2004, pp. 776-777, accessibles également aux URL: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F19456.php> et <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F19379.php>, versions du 23.03.2004 et du 22.08.2005.

⁷ Église en grande partie reconstruite en 1863-1867.

⁸ André BAILLY, *Histoire de Buxy* (5^e fascicule), Buxy 1980, p. 10.

⁹ Albert REBOUILLAT, *Histoire de la ville de Buxy d'après les archives publiques et particulières*, Mâcon 1914, pp. 244-247; BAILLY 1980 (cf. note 8), pp. 5-22.

¹⁰ ADSL, 4 E 70/12, bapt., sépult. et mariages protestants, 1668-1685: mar. Buxy, 7 avril 1671; bapt. 2 juin 1671; bapt. 16 mars 1685.

¹¹ ACV, Eb 71/42bis, décès Lausanne, p. 73, 13 février 1699.

¹² ADSL, 4 E 70/12, mar. 21 juin 1679. Témoins: Jacob Delagrance, menuisier, et François Delagrance, «garçon menuisier».

¹³ Naissance de son fils Pierre, 26 novembre 1679 (ADSL, 4 E 70/12); Emile PIGUET, *Les dénombrements généraux de réfugiés huguenots au Pays de Vaud et à Berne à la fin du XVII^e siècle. Seconde partie* (extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* 85, 87 et 88), Lausanne 1939, (dénombrement de 1698: pp. 130, 171); Francis PERROT, *Relevé systématique des actes de baptêmes, mariages et sépultures d'après les registres protestants de Buxy (1668-1685)*, Mâcon 2007. – XII-97 p.: carte (Bibliothèque de Dijon; non consulté, puisque les registres de l'état-civil sont accessibles en ligne).

¹⁴ BAILLY 1980 (cf. note 8), p. 18.

¹⁵ L'état civil réformé de Buxy est conservé aux ADSL à partir de 1668, cote 4 E 70/12 (<http://www.archives71.fr>). Un autre Pierre Delagrance, né dans les années 1660 (fils de Georges, menuisier), épouse lui aussi une Marie Gallois le 1^{er} octobre 1685. L'acte ne précise malheureusement que de manière incomplète l'âge des mariés: «vingt-[blanc] ans».

¹⁶ AVL, P 669 (Famille Delagrance), généalogie par Jean-Pierre Delagrance et succ. [ci-dessous: gén. Delagrance]. Voir aussi ACV, Dossiers généalogiques, «Delagrance».

¹⁷ Anciennement Le Verrandin. Jean RIGAUT, *Dictionnaire topographique du département de Saône et Loire: comprenant les noms de lieux anciens et modernes*, Paris 2008.

- ¹⁸ Enquête du 8 novembre 1685 menée par un conseiller du roi, citée d'après André BAILLY, *Histoire de Buxy* (1^{er} fascicule), Buxy 1977, p. 93.
- ¹⁹ AVL, P 669, gén. Delagrance.
- ²⁰ AVL, P 669, gén. Delagrance. ADSL, 4 E 70/12, le 28 juin 1671, baptême de leur fils Pierre. Un second fils du même nom est baptisé à Buxy le 15 novembre 1676.
- ²¹ AVL, P 669, gén. Delagrance, « 15 avril 1688 [sic pour 1687] ».
- ²² Voir plus bas.
- ²³ « Jeanne, née le 21 septembre 1666, baptisée dans l'église réformée à Bussy [sic, pour Buxy]. Mariée en premières noces avec Monsieur Simon Bonnet, d'Yverdon, dont elle a eu cinq enfants, tous morts avant elle, et en secondes noces à Sieur Jean Gérard de Pinthalle de Lausanne. Elle est morte à Lausanne le 14 sept. 1744 » (AVL, P 669, gén. Delagrance).
- ²⁴ « Sara, née à Bussy [sic, pour Buxy] le 26 avril 1674, mariée en premières noces avec Monsieur Bonnet, père du mari de sa sœur Jeanne, dont elle n'a pas eu d'enfants, et en secondes noces avec Monsieur Jacques Rémy de Lausanne, dont elle a eu deux fils. L'aîné est mort garçon. Le second, Paul, a été marié deux fois. Primo avec demoiselle Susanne Catherine [Chattaing] d'Annonay, dont il a eu onze enfants [dont Susanne-Judith, 2 mars 1731], et en secondes noces avec Mademoiselle Henriette d'Isens, dont il a eu un fils [Henri, 17 janv. 1753], allé au service de Russie. » (AVL, P 669, gén. Delagrance).
- ²⁵ ADSL, 4 E 70/12, 15 novembre 1676. AVL, P 669, gén. Delagrance: « Pierre, né à Bussy [sic, pour Buxy] le 11 novembre 1676. Marié en premières noces avec Jeanne Cottonet, sœur de l'épouse de son frère Guillaume, dont il a eu dix enfants, dont sept sont morts en bas-âge et les trois restants, Philippe, George, Susanne. Etant resté veuf, il s'est remarié en secondes noces avec demoiselle Panchaud de Lausanne dont il a eu une fille, morte enfant. » Voir aussi ACV, Eb 71/44, décès Lausanne, p. 153, 6 août 1728 « bourgeois assouffert de cette ville, âgé d'env. 50 ans ».
- ²⁶ Voir le témoignage de Flournois en 1687, in Charles WEISS, *Histoire des réfugiés protestants de France*, II, Paris 1853, pp. 186-187.
- ²⁷ Vevey abrite 696 réfugiés en 1696: SCHICKLER 1882 (cf. note 5), p. 55.
- ²⁸ ACV, Vevey, Bleu AA 26, f^o 174v, 26 septembre 1687, cité par Marcel GRANDJEAN, « L'architecte Guillaume Delagrance », in *Le Refuge huguenot en Suisse* (cat. exp. Musée historique de l'ancien évêché), Lausanne 1985, pp. 239-241.
- ²⁹ Emile PIGUET, *Les dénombrements généraux de réfugiés huguenots au Pays de Vaud et à Berne à la fin du XVII^e siècle. Première partie* (extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* 82-83), Lausanne 1934, p. 49 (dénombrement à Lausanne en octobre 1693); PIGUET 1939 (cf. note 13) (dénombrement de 1698), pp. 61, 71, 75 (« Sr Pierre La Grange menuisier de Bussy [Buxy] en Bourgogne, 59 ans »), 76, 85. Sur les réfugiés à Lausanne, voir WEISS 1853 (cf. note 26), pp. 190-194.
- ³⁰ AVL, P 48 (Association du Vieux-Lausanne), carton n^o 14, lettre de bourgeoisie accompagnée d'un dessin des armoiries (indication au verso, « Arme de la famille Delagrance »).
- ³¹ Donald-Lindsay GALBREATH, *Armorial vaudois*, I, Baugy-sur-Clarens 1934-1936, p. 183.
- ³² GRANDJEAN 1985 (cf. note 28); GRANDJEAN 2004 (cf. note 6).
- ³³ ACV, Eb 71/5, mariages Lausanne, p. 19, janvier 1697, « de Buxy en la Duché de Bourgogne », épouse Françoise Cottonet, de Lausanne; GRANDJEAN 1985 (cf. note 28), pp. 239-241; GRANDJEAN 2004 (cf. note 6).
- ³⁴ AVL, P 669, gén. Delagrance. ACV, Eb 71/45, décès Lausanne, p. 73, 14 avril 1741. Voir aussi GRANDJEAN 2004 (cf. note 6).
- ³⁵ ACV, Bg 13bis/5, f^o 200v, testament de G. Delagrance, 25 février 1733.
- ³⁶ Eglise remaniée en 1761, façade reconstruite sur les plans de Rodolphe de Crousaz. Marcel GRANDJEAN, *La ville de Lausanne: introduction, extension urbaine, ponts, fontaines, édifices religieux (sans la cathédrale), hospitaliers, édifices publics (I)*, Bâle 1965 (MAH 51, Vaud I), pp. 264-265.
- ³⁷ Tamara ROBBIANI, *L'ancien domaine seigneurial d'Orny et l'actuel EMS Cottier-Boys. Etude historique et architecturale*, mars-mai 2012.
- ³⁸ Paul BISSEGER, *Rolle et son district*, Berne 2012 (MAH 120, Vaud VII), p. 56.
- ³⁹ GRANDJEAN 1985 (cf. note 28); GRANDJEAN 2004 (cf. note 6).
- ⁴⁰ ACV, Eb 71/5, bapt. Lausanne, p. 316, 5 janvier 1711, parrains Noble Sebastien Isaac Loys, seig. de Vuarrens, et Georges Loys, seig. d'Orzens; ACV, Eb 71/5, bapt. Lausanne, p. 337, 10 juin 1712, marraines Angélique et Louise de Chandieu.
- ⁴¹ ACV, Eb 71/45, décès Lausanne, p. 470, 12 octobre 1763.
- ⁴² ACV, Dg 47/7, not. J.-L. Caillet, testament de Guillaume Delagrance, 27 février 1733.
- ⁴³ ACV, Dg 47/7, not. J.-L. Caillet, testament de Guillaume Delagrance, 27 février 1733; Bg 13bis/5, idem (homol. 7 avril 1733).
- ⁴⁴ AVL, P 669, gén. Delagrance.
- ⁴⁵ Monique FONTANNAZ, *Les cures vaudoises. Histoire architecturale, 1536-1845*, Lausanne 1986 (BHV 84), pp. 153-156.
- ⁴⁶ GRANDJEAN 2004 (cf. note 6).
- ⁴⁷ Marcel GRANDJEAN, *Lausanne, édifices publics (II), quartiers et édifices privés de la ville ancienne*, Bâle 1979 (MAH 69, Vaud III), p. 312.
- ⁴⁸ De *Lagerfass*, soit foudre, ou grand tonneau monté sur place.
- ⁴⁹ ACV, Bg 13bis/9, f^o 140v, testament de Jean-Pierre Delagrance, 15 mai 1761 (homol. 14 octobre 1763).
- ⁵⁰ ACV, Bg 13bis/9, f^o 140v, testament de Jean-Pierre Delagrance, 15 mai 1761 (homol. 14 octobre 1763).
- ⁵¹ ACV, Eb 71/48, décès Lausanne, f^o 24, 29 août 1794, mort le 28 août.
- ⁵² Malgré des homonymies dans la famille, elle n'est sans doute pas une parente. Des deux tantes de Gabriel, Jeanne a épousé Simon Bonnet, d'Yverdon, et Sara a épousé le père de ce dernier [prénom inconnu]. En revanche Anne, l'épouse de Gabriel, est fille d'Antoine, de Gap en Dauphiné. Cette dernière est morte à 38 ans, le 1^{er} mars 1757 (ACV, Eb 71/45, décès Lausanne, p. 340, 1^{er} mars 1757).
- ⁵³ ACV, Eb 71/13, mariages Lausanne, p. 265, 19 juillet 1757 (dispensés de bans, mariés à Prilly, 20 juillet 1757).
- ⁵⁴ ACV, Bg 13bis/18, p. 63, 6 mai 1806, testament de Susanne Judith, née Rémy, homol. 24 novembre 1812; EB 71/49, décès Lausanne, p. 413, 3 novembre 1812.
- ⁵⁵ FONTANNAZ 1986 (cf. note 45), p. 93.

- ⁵⁶ Marcel GRANDJEAN, *Les temples vaudois. L'architecture réformée dans le Pays de Vaud*, Lausanne 1988 (BHV 89), pp. 281-286.
- ⁵⁷ GRANDJEAN 2004 (cf. note 6); GRANDJEAN 1988 (cf. note 56), pp. 289-295.
- ⁵⁸ GRANDJEAN 1979 (cf. note 47), p. 206.
- ⁵⁹ ACV, P Delagrange 1, dossier en parchemin, renfermant huit plans, avec devis du 31 mars 1780, sig. Delagrange architecte.
- ⁶⁰ Marcel GRANDJEAN, *Lausanne, villages, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise*, Bâle 1981 (MAH 71, Vaud IV), pp. 313-314.
- ⁶¹ Monique FONTANNAZ & Anne DUPASQUIER, *Le domaine de Champittet à Chesaux-Noréaz VD*, Berne 1985 (Guides de monuments suisses 367), pp. 14-15.
- ⁶² ACV, Bg 13bis/9, testament de Jean-Pierre Delagrange, 15 mai 1761, f^{os} 141; Bg 13bis/14, f^{os} 119v-120, testament de Gabriel Delagrange, 1^{er} août 1794; GRANDJEAN 1979 (cf. note 47), p. 312, n. 123.
- ⁶³ Paul BISSEGER, «En marge des architectes Perregaux au XIX^e siècle, un miniaturiste méconnu et un dessinateur-architecte mort à la guerre de Sécession (USA): Henri Brunner, dit Fontaine, père et fils», in *La monnaie de sa pièce... Hommages à Colin Martin*, éd. par Paul-Louis PELET & Jean-François POUDRET, Lausanne 1992 (BHV 105), pp. 313-351.
- ⁶⁴ FONTANNAZ 1986 (cf. note 45), p. 93, n. 68.
- ⁶⁵ ACV, Bg 13bis/14, testament de Gabriel Delagrange, 1^{er} août 1794, f^o 122.
- ⁶⁶ ACV, Bg 13bis/14, testament de Gabriel Delagrange, 1^{er} août 1794, f^o 122v.
- ⁶⁷ Abbé TAILHIÉ, *Abrégé de l'histoire ancienne de Monsieur Rollin*, VIII, Lausanne 1754 (2^e éd.; 3^e éd. en 1763; nouvelle éd. 1784).
- ⁶⁸ Charles ROLLIN, *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*, XII, Paris 1740-1779.
- ⁶⁹ ACV, Bg 13bis/14, testament de Gabriel Delagrange, 1^{er} août 1794, f^o 123.
- ⁷⁰ ACV, Eb 71/6, bapt. Lausanne, p. 76, 2 mars 1731, marraine Judith La Grange.
- ⁷¹ Restaurateur A. L. Verheij (Bathmen, Pays-Bas).
- ⁷² Les sujets ne sont guère à chercher parmi d'autres membres de la proche famille: le père, Guillaume Delagrange, meurt en 1733 et le frère, Jean-Pierre, n'est pas marié.
- ⁷³ Waldemar DEONNA, «Une famille d'artistes genevois aux XVII^e et XVIII^e siècles: les Guilibaud», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 1943, pp. 1-15.
- ⁷⁴ MHL, I.164.DelagranGabri et I.164.DelagranSuzJu; boîte: AA.VL 2012 B 7440.
- ⁷⁵ AVL, P 669; *Les psaumes de David: mis en vers français...* (cote REMA 1755/1), *Gesangbuch: zum Gottesdienstlichen Gebrauch in den Königl. Preuss. Landen* (cote REMA 1786/2), *Le nouveau testament de notre seigneur Jésus-Christ...* (cote REMA 1834/3) (aimable communication de Charline Dekens, AVL).
- ⁷⁶ Même type de siège sur le portrait de Suzanne Rosset, née de Seigneux, 1758 (MHL I.164.Rosset Suzan.1).
- ⁷⁷ ACV, Bg 13bis/14, testament de Gabriel Delagrange, 1^{er} août 1794, f^o 122.
- ⁷⁸ GRANDJEAN 1979 (cf. note 47), p. 293.
- ⁷⁹ Jacques BURDET, *La musique dans le Pays de Vaud sous le régime bernois (1536-1798)*, Lausanne 1963 (BHV 34), p. 452.
- ⁸⁰ Jules-Etienne-Joseph QUICHERAT, *Histoire du costume en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Paris 1877 (2^e éd.).
- ⁸¹ Le bas du tableau a été fortement retouché. Ces deux portraits ont été reproduits en 1990 par J.-G. Westerlink, photographe à Zwolle, pour la rédaction des MAH Vaud.
- ⁸² Aimable communication de Christelle Mougin et Stéphane Fischer, Musée d'histoire des sciences, à Genève. Cette institution détient de nombreux compas de proportion.
- ⁸³ Sur les peintres actifs à Lausanne à cette époque, voir GRANDJEAN 1981 (cf. note 60), pp. 366-374.
- ⁸⁴ Exceptions: portraits de Jean Galiffé et de son épouse, 1754. Danielle BUYSSENS, *Peintures et pastels de l'ancienne école genevoise, XVII^e - début XIX^e siècle*, Genève 1988 (Catalogue des peintures et pastels du Musée d'art et d'histoire), pp. 63-74.
- ⁸⁵ MHL I.164.CrousazFraNo.1.
- ⁸⁶ MCBA, Lausanne, Collection des portraits professoraux de l'ancienne Salle du Sénat au Palais de Rumine. Dépôt de l'Université de Lausanne, 2002. Signé au dos: «EH pinx. 1757». Thomas FREIVOGEL, *Emanuel Handmann, 1718-1781: ein Basler Porträtist im Bern des ausgehenden Rokoko*, Morat 2002, p. 194.
- ⁸⁷ Nous renvoyons le lecteur à l'article de Denis Decrausaz, dans ce même volume, consacré à un ensemble de portraits de Pierre Guilibaud, grand-père de Jean-François.
- ⁸⁸ FREIVOGEL 2002 (cf. note 86).
- ⁸⁹ A.-J. M., «Guilibaud, Barthélemy» (et fils), in *Dictionnaire des artistes suisses*, I, dir. par Carl BRUN, Frauenfeld 1905-1917, p. 638; Louis GIELLY, *L'école genevoise de peinture*, Genève 1935, p. 27 et liste d'œuvres p. 201, au nombre desquelles ne figurent que trois huiles; Waldemar DEONNA, *Les arts à Genève des origines à la fin du XVIII^e siècle*, Genève 1942, p. 382; DEONNA 1943 (cf. note 73); BUYSSENS 1988 (cf. note 84), pp. 75-76; «Guilibaud, Jean-François», in *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*, XV, dir. par Ulrich THIEME & Felix BECKER, Leipzig 1907-1950, p. 316; Alberto DE ANDRÉS, «Guillebaud [Guilibaud], Jean-François», in *DHS*, VI, 2007, p. 103, accessible à l'URL: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F22426.php>, version du 30.08.2004.
- ⁹⁰ Jules CROSNIER, «La Société des arts et ses collections», in *Nos anciens et leurs œuvres* 10, 1910, pp. 29-182, ici p. 119.
- ⁹¹ Autoportrait attribué par CROSNIER 1910 (cf. note 90), pp. 118-119, fig., à Jean-François Guilibaud avec un raisonnement convaincant. Il cite le procès-verbal de la Société des arts du 14 brumaire an VII. Cette attribution est reprise dans DEONNA 1943 (cf. note 73), fig. 6, et dans *Athènes: 1863-1963*, dir. par Jean-René BORY, Société des arts de Genève, [Genève 1963], n^o 41, p. 44. Cette authentification n'est pas remise en doute par Julianna Maria BARK, «Jean-François Guillebaud», in *Artistes à Genève de 1400 à nos jours*, dir. par Karine TISSOT, Genève 2010, p. 286 (très aimables communications de Jean M. Marquis, en charge des collections de la Société des arts, juillet 2013).
- ⁹² DEONNA 1943 (cf. note 73), p. 9; Danielle BUYSSENS, «Guilibaud, Jean-François», in *Dictionnaire biographique de l'art suisse*, I, Zurich-Lausanne 1998, p. 446, accessible online sur www.sikart.ch, *Dictionnaire sur l'art en Suisse*, consultation du 11.06.2013.

- ⁹³ DEONNA 1943 (cf. note 73), p. 14.
- ⁹⁴ BUYSENS 1988 (cf. note 84), p. 75, n° 141.
- ⁹⁵ Voir aussi DEONNA 1943 (cf. note 73), pp. 9-15.
- ⁹⁶ « Ses grands portraits sont gauches et médiocres », dit GIELLY 1935 (cf. note 89), p. 27.
- ⁹⁷ Huile sur toile, env. 63 x 80 cm (propriété privée). Inscriptions au verso: « Noble Louis Rodolph Mayor, seign. de Lully, né le 19 fév. 1708 » et, au dos du portrait de son épouse: « Demoiselle Madelon Robert, mariée le 31 déc. 1728 à Noble Louis Rodolph Mayor, née le 11 déc. 1711 », « Peint par François Gillibaud en 1744 ». Paul BISSEGER, *La ville de Morges*, Berne 1998 (MAH 91, Vaud V), pp. 61 et 336, fig. 354, et p. 403, n. 147.
- ⁹⁸ DEONNA 1943 (cf. note 73), p. 9; BUYSENS 1998 (cf. note 92).
- ⁹⁹ MHL, I.164.Crousaz famil.1. Inscr. Au verso: « Peint par J. François Guillibaud en 1752 ».
- ¹⁰⁰ MHL, I.164.Rosset Suzan.1. Inscr. Au verso: « Peint par J. François Guillibaud en 1758 ». Les Delagrange sont liés de longue date aux Rosset, puisqu'en 1707 déjà Marthe Rosset, née de Seigneux, est marraine de Marthe-Judith Delagrange, fille de Pierre (ACV, Eb 71/5, p. 278, 7 août 1707).
- ¹⁰¹ MCBA, inv. 767. Sur Charles-[Jaques-Louis] de Montrond, bourgeois de Lausanne, officier (1724 -1799), voir ACV, PP 322, procès opposant de Montrond à la Ville de Lausanne.
- ¹⁰² DEONNA 1943 (cf. note 73), p. 8.
- ¹⁰³ MCBA, inv. 1961-005 et 1961-006. Très aimable communication de Catherine Lepdor, MCBA.
- ¹⁰⁴ BUYSENS 1998 (cf. note 92).
- ¹⁰⁵ Le Musée d'Yverdon pourrait posséder un Guillibaud, mais l'attribution à Barthélemy ou à Jean-François n'est pas claire. Voir Patricia BRAND, « Des visages dans les collections du Musée d'Yverdon », in *Le Visiteur* 2011, 2, pp. 26-33.